



Glastonbury Abbey

Les Tours de Cybèle

John Cowper Powys, maître-tisserand de mythes, anciens et nouveaux, entrelacés dans la trame de la vie ordinaire, a lui-même été victime d'un mythe qui perdure: que ses ouvrages sont excentriques et entachés de fautes de style. Son roman *Les Enchantements de Glastonbury*¹, toujours en librairie, n'échappe pas à des éloges mitigés, comme le montrent ces extraits de critiques de lecteurs sur une des librairies Internet:

“Par endroits (bien vouloir dépasser la première page) le livre est pénétré de ses bizarres notions de nature-religion (la “Cause Première”)...”

“Je suis bien ennuyé d'avoir payé le prix fort pour ce livre! Au bout de 200 pages—ce qui est quand même un test valable pour un livre de plus de 1000 pages—je n'avais toujours pas trouvé un seul personnage qui m'intéresse et je ne pouvais supporter l'idée d'avoir à me farcir encore plus de 800 pages avec ces ‘gens-là’.”

“Par moments ma patience était presque à bout...” (d'une critique par ailleurs favorable, intitulée “Un livre monstrueux, impressionnant mais imparfait”).

¹ *Les Enchantements de Glastonbury*, tr. J. Queval de 1975, Gallimard coll. ‘Biblos’, 1991

“La technique d’écriture de Powys consiste à utiliser dix mots quand un suffirait! Même après des coupes sombres il était quand même capable de produire un monstre pareil... Il écrit sur des sujets sans doute d’un grand intérêt pour lui, mais absolument sans intérêt pour nous. Ce livre est illisible.”

Ce n’est pas que ces commentaires soient tout à fait sans fondement, mais je suis consterné en constatant que la première génération d’utilisateurs d’Internet, qui aurait tant à gagner à lire Powys, passe à côté de lui à cause de jugements hâtifs dus à l’ignorance. C’est à l’école que les lecteurs anglophones rencontrent des auteurs “difficiles” comme Shakespeare: par la suite, bien peu s’aventurent sur un terrain semé d’embûches, sauf si leur parcours est éclairé par une critique enthousiaste. Je pense que *Les Enchantements de Glastonbury* demandent une introduction. La *Préface* ajoutée par Powys en 1955 est trop personnelle, bavarde et particulière pour remplir cette fonction. Il faut pour cela quelqu’un à l’extérieur de son monde, plutôt que le magicien en son centre, pour combler le gouffre entre son œuvre de génie et le goût du public actuel.

Il est vrai que ce roman présente des difficultés. Son style est à contre-courant de la littérature anglaise de son temps. Avec ses nombreux mouvements d’avant-garde, le 20^{ème} siècle bataillait ferme pour arracher les arts à l’emprise des classiques. Ce n’était pas le moment favorable pour produire un roman qui, faisant écho à Homère, mêle les affaires des hommes à celles des dieux. Non pas que *Glastonbury* soit archaïque ou académique. Ce passé envahissant n’est pas celui de temps anciens, il évoque plutôt une réalité qui transcende le temps. Car le roman est contemporain au sens où il reflète des événements présents dans leur contexte social—dans l’optique, bien sûr, d’une vision qui n’appartient qu’à l’auteur. En fait il regorge de tant de riches ingrédients qu’il promet une sorte de divertissement romanesque qu’il *paraît* ensuite ne pas toujours satisfaire. Le flux descriptif, narratif, le monologue intérieur, tout cela est si égal, si spirituel et fascinant que le lecteur peut être bercé dans l’illusion d’un roman sans détours; il faudrait en ce cas considérer les toutes premières pages, les deux dernières, divers dithyrambes intermédiaires, comme autant de faux pas. Et comme nous l’avons vu, c’est bien ainsi que les considèrent de nombreux lecteurs non avertis. Je suis parfois tenté de penser que Powys “se laisse aller”, mais ce n’est pas vraiment l’expression qui convient. Bien qu’il prenne plaisir à donner libre cours à ses manies et ses mythes, il réussit à partager son plaisir avec le lecteur. Mais qui a qualité à être son lecteur? Et pourquoi ce livre ne figure-t-il pas dans les programmes de littérature anglaise de nos écoles? Les éducateurs sont prêts à adopter la littérature subversive pour autant que le message radical, comme ceux de D.H. Lawrence, Harper Lee ou George Orwell, soit désormais de l’histoire. Je soupçonne que la subversion de Powys est instinctivement rejetée par l’Establishment, sans que les raisons en soient comprises de façon consciente; l’époque où l’on accueillera avec empressement ses vues n’a guère débuté.

Glastonbury est un amoncellement de tout: un an dans la vie d’une ville en Angleterre, avec toutes les classes sociales, toutes sortes de gens, toute espèce d’obsession érotique. On trouve, tissées dans le panorama, des références aux mythes préférés des Iles britanniques: Arthur, Merlin, le Graal, Joseph d’Arimathie, peut-être même le jeune Jésus (“Et ces pieds dans les temps anciens

/ Parcoururent-ils les vertes collines d'Angleterre?"², comme il est dit dans le célèbre poème devenu l'hymne anglais officieux). Il place la ville moderne de Glastonbury (vers 1920) dans un continuum synchronique où l'histoire, la préhistoire, et des ensembles, familiaux, ethniques, semblent avoir une présence envahissante et persistante; cependant que la Cause Première dualiste (un dieu combinant le bien et le mal), différents corps célestes et la Terre elle-même exercent leur influence sur les personnages humains du livre. Les subtilités du climat, des petits détails de fleurs sauvages, les ordures déversées dans une rivière, même les réflexions que se font de vénérables arbres, les monologues d'humbles insectes et l'identification d'arômes subtils, comme celui de la mousse, y ont une signification tant symbolique que descriptive. Parfois il nous parle des veilleurs invisibles qui observent tout ce qui se passe. Powys bâtit de nouvelles couches de mythologie sur la légende traditionnelle du Graal, rejouée dans les visions de certains caractères qui reçoivent ce privilège.

Un lecteur non prévenu pourrait avoir l'impression que par manque de discipline, Powys, en entremêlant l'action avec de longs passages de spéculation mythologique et d'autres matériaux fantaisistes qu'un éditeur sagace aurait supprimés, a gâché ce qui aurait pu être sans cela un excellent roman. Un tel lecteur pourrait à tort penser que les romanciers devraient être guidés par l'impulsion de produire coûte que coûte des best-sellers ou de gagner des prix littéraires; où qu'ils devraient être attentifs au *zeitgeist* de notre époque. Cela était fort loin de l'approche de John Cowper Powys.

Car il est philosophe-prédicateur tout autant que romancier, et ces longs passages que les lecteurs tolèrent ou non sont des aspects importants de son message. Il met ses idées dans la bouche ou l'esprit de ses personnages, ce qui évite tout excès de sérieux, sauf lorsqu'il se moque doucement d'un tel excès, comme dans le cas de Red Robinson qui agit par haine plutôt que par cet idéalisme communiste qu'il professe. Sam Dekker lui aussi devient la proie de l'enthousiasme, quand il fait le sacrifice de son amour adultère pour Nell et choisit la renonciation, à la manière de St Augustin ou de St Thomas à Kempis dans *l'Imitation du Christ*. Même les personnages affligés de tendances vicieuses, le sadique Evans, Toller le vagabond sinistre, Mad Bet, le docteur Fell avec ses pensées de meurtre envers sa sœur, sont montrés avec affection et sympathie. Nous reconnaissons le Mal, il ne nous est pas incompréhensible. Cette Cause Première à la double nature qui comme nous l'avons vu agace certains lecteurs, est un des personnages les plus importants du livre, car c'est *Elle* la cause de tout mal. Le tourmenté docteur Fell qui vit l'enfer et qui a vu de terribles souffrances dans sa vie professionnelle, ne mâche pas ses mots:

Je pense que Dieu lui-même, le grand Dieu Vivant, responsable de tout [...] devrait avoir *un tel cancer*—que cela le maintiendrait en Vie et Hurlant pendant un Million d'années!³

Ce thème, selon lequel c'est Dieu le vrai coupable, et non l'homme, revient sous différentes formes tout au long du livre, et pourrait, je le crains, fournir une raison suffisante pour qu'il soit rayé de la liste de beaucoup de programmes scolaires.

Il m'est impossible de résumer la portée du message de l'auteur: on ne peut

² William Blake, *Milton*, Poème en deux livres, 1804

³ *Les Enchantements de Glastonbury*, 'Vent et Pluie', p.885

le comprendre pleinement qu'en lisant le roman dans sa totalité. Ainsi que l'explique la *Préface* de l'auteur, son but est pluraliste:

Son message est que contenir ou expliquer ce que le monde nous offre demande plus d'un Réceptacle de Vie et plus d'une Fontaine de Vie se déversant dans le Réceptacle.⁴

Il est égalitaire: seule la 'personnalité' est immortelle et la vie est la somme de tous les mondes individuels qui se heurtent et se croisent dans la comédie de la vie. Dans le passage ci-dessous, John Crow est en train d'attendre à l'extérieur de la Source du Calice, cependant que "Sanglant Johnny" Geard convoque les puissances guérissantes pour éradiquer le cancer de Tittie Petherton.

Crow se prend à imaginer qu'un pou, échappé du corps jamais lavé de Tittie durant son immersion dans la fontaine miraculeuse rencontre un cloporte du lieu:

—Tout ceci m'est étrange, dit le pou de l'homme.

Il parlait le langage de la vermine en en prononçant à la perfection les magnifiques voyelles. La vermine du bois⁵ parlait la même langue ancienne, mais avec l'intonation grossière d'un rural. Elle déclara:

—Au contraire. C'est vous qui êtes la seule chose étrange, en ce qui me concerne.

—Pourriez-vous me dire...

Le pou humain donnait à sa requête une résonance classique, montrant par là que ses ancêtres avaient vécu chez les Romains.

—...où je pourrais trouver une peau d'homme ou une autre dans les environs?⁶

Dans son roman, Powys entremêle de nombreuses voix narratives pour créer l'illusion de la diversité du monde. La conversation entre le pou et le cloporte n'est pas seulement un intermède comique, c'est aussi un aperçu des conséquences de l'égalité entre les créatures. Geard peut en effet accomplir son miracle mais c'est au prix d'un pou qui meurt de faim. John Crow est capable d'entrevoir la *possibilité* d'un monde comme celui-là, libéré des valeurs, parce qu'il ne s'encombre pas de systèmes de croyances, mais il est quand même pris de vertige:

—Dieu! Quel mic-mac, tout ça! Je m'en fiche. Ce n'est pas moi qui ai fait le monde. Je ne suis pas responsable.⁷

Le roman est une méditation d'ordre métaphysique. Sans en avoir eu l'intention, Powys fournit néanmoins des réponses à certaines questions:—Qui ou quoi gère en fait ce qui se passe?—Quelle est la nature de la réalité?—Que sont les mythes, et qu'est-ce qui les garde vivants pour les générations successives?—Qu'est-ce que le temps?—Qu'est-ce que l'espace? Ses réponses sont radicales et cependant classiques. Elles remplissent un vide pour notre génération: personne d'autre n'a apporté de réponses aussi élégantes et sages.

Tout au long du livre, Powys soutient un principe important, un principe auquel il a consacré toute sa vie, le principe rabelaisien du "Fay ce que voudras";

⁴ *A Glastonbury Romance*, London, Macdonald, 1955 - Reprint Picador 1975

⁵ Powys fait ici appel à la ressemblance purement lexicale entre les dénominations en anglais du pou ("louse") et du cloporte ("wood-louse"), qui sont en fait l'un un insecte de 2mm et l'autre un crustacé de 2cm, créant ainsi un problème de traduction insoluble...

⁶ *Les Enchantements de Glastonbury*, 'Le Miracle', pp. 904-5

⁷ *Ibid.*, p.905

il a suivi ses propres penchants, intensément et sans compromis, en se conformant à une éthique claire de sa propre création. Bien que ses personnages soient sensés être un ensemble spectral de l'humanité, une tranche de vie dans l'espace et le temps, ils sont tous des reflets de l'auteur, de ses préoccupations, ou de ce que Jung appellerait son ombre—le côté sombre et refoulé qui est l'inverse du conscient. Ils voient les choses à leur façon et font ce qu'ils ont à faire, la plupart du temps sans être inhibés par les conventions. L'intrigue est construite autour de la collision entre les valeurs politiques, sociales et philosophiques; mais nous ne pouvons déceler aucune victoire du bien sur le mal, ni d'ailleurs le contraire. La rumeur publique de Glastonbury présage les principales lignes de l'action et ce qui en résulte. Ceci a pour résultat de substituer au 'suspens' un sens de l'inéluctable. Toute opposition dramatique de forces a lieu, non entre les personnages, mais à l'intérieur de chacun d'eux, comme Owen Evans et Sam Dekker se battant, chacun à sa façon, entre la concupiscence et la moralité.

Le roman ne montre pas un conflit d'egos et le résultat des luttes de pouvoir. Il concerne la coexistence et l'entrelacs de différentes subjectivités, souvent exprimés en termes mythiques. Sa verbosité n'est pas superflue car l'auteur invite ses lecteurs à pénétrer dans des mondes plus larges et plus intenses que ceux auxquels ils sont habitués, ou qu'ils seraient prêts à découvrir. Dans la vie de tous les jours notre conscience est élaguée, taillée pour les sujets limités de nos échanges mais, si nous voulons bien le suivre, Powys ouvre la porte sur un monde foisonnant où tellement plus de choses peuvent être comprises et partagées. Les aventures qu'il relate ne sont pas projetées dans un monde lointain, de 'fantasy', de science-fiction, ou de magie. Elles arrivent à des personnages réalistes dans une ville que l'on peut identifier, à une époque réelle de l'histoire récente d'Angleterre.

Pour apprécier une œuvre d'art, on ne devrait pas avoir à connaître la vie de l'artiste, mais il est quand même important de savoir que dès son plus jeune âge John Cowper s'est employé à suivre les diktats de sa propre originalité. Il a accompli cela en défiant l'endoctrination que les garçons de la classe aisée anglaise recevaient d'un système d'éducation privée conçu pour les faire entrer dans un moule de conformité s'appuyant sur une culture particulière, afin qu'ils puissent embrasser l'une ou l'autre des professions qui soutenaient le grand empire victorien. A l'âge de neuf ans, il créa une "Armée Volentiã" qui n'était pas "un simple jeu de voleurs et de pirates. Je l'entourais de *mythes*!" A cette époque il avait coutume de recourir

...au pouvoir que possède l'esprit individuel de créer son propre monde, non tout à fait indépendamment de ce qu'on appelle le "monde objectif", mais en se retranchant dans une indépendance qui le libère de plus en plus de l'attitude adoptée par les autres esprits envers ce monde.

Ce que les gens appellent le monde objectif est en réalité tout ce qu'il y a de plus fluide, de plus flexible, de plus malléable. [...] Analyser ce "monde objectif" est bel et bon tant que vous n'oubliez pas que le pouvoir de le reconstruire en l'amplifiant ou en l'amoindrissant revient à dire que vous êtes vivant.⁸

Et dans *Les Enchantements de Glastonbury* il a exercé ce pouvoir avec une entière maîtrise. Dans le passage suivant il décrit sa créativité enfantine, mais cela

⁸ *Autobiographie*, Gallimard, 1965, trad. Marie Canavaggia, p.65

s'applique tout aussi bien à son œuvre de maturité:

Ce plaisir ressemblait sans doute beaucoup plus au sentiment de puissance éprouvé par un Super-Sorcier, ou par un Super-Grand Prêtre, inventant des rites à l'usage des générations futures, qu'à un simple plaisir d'érudit...⁹

Dans son *Journal* au 2 août 1929, il rapporte:

J'ai prié les pierres mêmes de *Stonehenge*. Je leur ai dit—'O Stonehenge, aide-moi à écrire un livre sur Glastonbury tel qu'il n'en a jamais été écrit d'aucun endroit.' J'ai bu l'eau de pluie dans un creux de la pierre de Sacrifice. Je me suis agenouillé sur le bord de la pierre d'autel. J'ai invoqué Merlin et mes Trois Grands Esprits de la Terre. J'ai transporté de l'eau dans le creux de ma main pour en enduire la poignée de ma canne.¹⁰

Cette rencontre avec les pierres trouve un écho dans la visite de John Crow à ces mêmes pierres en compagnie de Owen Evans, comme décrit dans le chapitre sur Stonehenge. Il est évident que là, comme je pense dans tout ce qu'il fit, mais particulièrement à cet endroit, John Cowper s'est laissé mener par l'intensité de cette expérience, plutôt que par quelque plan ou l'ambition de quelque succès dans le monde. Il faut ici faire une remarque, et je ne peux que citer Glen Cavaliero:

La grandeur de Powys comme romancier est indépendante de son statut de visionnaire, mais ayant dit cela, il faut ajouter que l'étendue et la sagesse véritables de sa vision totale font partie du secret de cette grandeur.¹¹

Les jeunes écrivains des années trente montraient leur fierté d'être modernes, en condamnant à l'obscurité ceux dont le style et les idées étaient 'démodés', même si, comme Kipling, ils continuaient à produire. Powys fait la satire des vues contradictoires de l'époque dans son chapitre 'Premier Mai', où le fermier-poète Ned Athling veut adopter les "nouvelles formes en art" malgré les protestations de son amante, Lady Rachel, qui s'écrie:

Qu'est-ce que la poésie si ce n'est pas quelque chose qui combat pour l'invisible contre le visible, pour les morts contre les vivants, pour le mystérieux contre l'évident? La poésie prend toujours partie. C'est la seule Cause Perdue qui nous reste. Elle combat pour... pour... mais pour l'Impossible!¹²

Et ce pourrait être le propos de l'auteur, parlant de son propre livre, dont l'intention est plus proche de la poésie que la plupart des romans. Comme Milton dans *Le Paradis Perdu*, ce fils de pasteur n'est pas sans éprouver le besoin de "revendiquer l'éternelle providence et de justifier les voies de Dieu envers l'homme,"¹³ réinventant ainsi une tradition épique qui remonte à Homère. Et ce que le Pr. Luce dit d'Homère s'applique aussi à Powys:

On ne devrait pas, il me semble, l'écarter sur-le-champ comme une superstition démodée, mais l'envisager avec sympathie, en tant que tentative sérieuse et créatrice de décrire la totalité de l'expérience

⁹ *Autobiographie*, p. 67

¹⁰ *The Diary of John Cowper Powys for 1929*, ed. A. Head, Cecil Woolf, 1998.

¹¹ G. Cavaliero, *John Cowper Powys: Novelist*, Clarendon Press, Oxford, 1973, p.157

¹² *Les Enchantements de Glastonbury*, 'Premier Mai', p.673

¹³ Milton, *Paradise Lost*, Livre 1, lignes 25-26

humaine en relation avec le monde invisible de la pensée et de l'esprit.¹⁴ Nulle part ceci n'est plus évident que dans les derniers paragraphes du livre, qui pour un lecteur inattentif, peuvent apparaître d'un pathétique ridicule et hors sujet, après la sublime description de la mort par noyade de John Geard, le personnage central. Je le sais, car je fus ce lecteur inattentif. Il me semblait que les derniers moments de Geard étaient suffisamment poignants. Je n'avais pas alors la patience de réfléchir à la signification de ce dithyrambe sur la "Déesse des Tourelles" dont la couronne a la forme des murs d'une cité; car mon esprit était encore empli de tous les personnages dont j'avais partagé la vie de façon si intime et immédiate. Bien des lecteurs sont tentés de lire *Glastonbury* comme un récit des seuls *dramatis personæ*. Mais Powys, sans être érudit, était imprégné de l'œuvre d'Homère, sinon même des tragédies grecques, où les actes des hommes ont lieu devant une toile de fond cosmique, et où les dieux exercent aussi leur influence. Quand Powys est le plus sérieux il est toujours d'humeur ludique. C'est un poète, plus qu'un théologien: qu'il croie réellement ou non (que nous croyions ou non) en la nature dualiste de la Cause Première, ou à l'influence du Soleil et de la Lune, ou aux pouvoirs de la déesse Cybèle, n'a aucune importance:

... fidèlement elle persiste dans sa cause; la cause du non-vu contre le vu, du faible contre le fort, de cela qui n'est pas, et pourtant est, contre cela qui est, et pourtant n'est pas.¹⁵

Si *Les Enchantements de Glastonbury* devient jamais un des livres choisis pour les examens en Littérature anglaise, un examinateur pourrait fort bien proposer comme sujet de dissertation: "En quoi les derniers paragraphes du livre, sur Cybèle, éclairent-ils le roman dans son ensemble?" C'est une façon de juger si le lecteur attentif a compris les intentions de l'auteur.

Si nous lisons ce roman comme il doit être lu, chaque paragraphe est une partie essentielle du tout; chaque juxtaposition d'événements dans l'intrigue complexe est intentionnelle. Libre aux critiques, bien sûr, de souligner les faux pas dans l'écriture de Powys, mais il ne peut être jugé que sur ce qu'il essayait de faire, non sur des canons stylistiques établis. Ce que j'aimerais voir publier, ce ne sont pas de nouvelles études critiques, mais une *Introduction* qui aiderait le lecteur à apprécier l'étendue et la profondeur de ce roman.

Ian Mulder

Ian Mulder écrit en ce moment l'histoire de la vie d'un immigrant originaire de la Jamaïque rurale, qui est devenu Maire d'une petite ville de province en Angleterre; il est également occupé à écrire un livre qui sera l'importante introduction pour *Les Enchantements de Glastonbury*, dont il a plaidé la nécessité dans l'article ci-dessus. Deux livres à la fois sur des maires.

¹⁴ Extrait d'une communication du Pr. Luce, Professeur Emérite de Littérature classique, Trinity College, Dublin à la Classical Association d'Irlande, novembre 1995.

¹⁵ *Les Enchantements*, dernières lignes